

Au Risoud – FAVJ du 12 décembre 1912 –

Nous nous faisons un plaisir de publier, à l'intention de ceux qui ne sont pas abonnés à la Revue, le charmant article que voici. Il ne porte pas de signature, mais chacun a reconnu ou reconnaîtra la plume alerte d'un des plus fervents amis et admirateurs de notre petit coin de pays.

Il existe en France, jouxtant la frontière suisse au Risoud, une immense propriété boisée : le *Chalet Brûlé*. Tous les deux ans, le propriétaire procède à une coupe importante. En 1912 la coupe a été plus forte encore que de coutume ; plusieurs milliers de beaux et grands sapins ont été abattus.

Une grande partie de la coupe a été acquise par un marchand de la Vallée de Joux, et le transport des bois jusqu'à la gare du Sentier a été confié à des voituriers de Lausanne, d'Oron et de l'Isle.

Chaque matin je rencontre leurs attelages qui s'en vont dans la forêt, et ce n'est pas sans un sentiment de respect que je vois défiler dans la nuit finissante ces grands chevaux attelés à la flèche, traînant des luges massives, conduits par des hommes silencieux et qui s'en vont bien loin dans la montagne enneigée travailler ferme et suer fort jusqu'à la fin du jour...

Pour les hommes et pour les bêtes, c'est un dur métier que celui qui consiste à sortir les bois de la forêt, à « dedzorer », comme on dit chez nous. Seuls des hommes solides, forts et robustes, conduisant des chevaux bien dressés à ce genre de travail, peuvent l'entreprendre.

Les longues pièces de bois sont enfouies sous la neige. Une fois dégagées, on les entoure d'une forte chaîne, puis un cheval, deux chevaux, tirent de toutes leurs forces et les amènent avec plus ou moins de facilité à proximité des traîneaux sur lesquels elles seront chargées. L'opération est difficile, délicate, d'autant plus que les bois reposent souvent en des lieux difficilement accessibles aux chevaux ; elle exige de la part du voiturier du savoir-faire, de la patience et de la part des chevaux une dépense d'énergie extraordinaire.

L'autre jour, je suis allé regarder travailler nos Lausannois et j'ai eu la bonne fortune d'assister au départ de cinq traîneaux pesamment chargés. Lorsque chaque attelage est parvenu au point précis où le chemin se précipite, le conducteur se hisse sur sa luge, prend les guides et en avant, au trot ! Et je puis vous assurer que le tableau ne manquait pas d'une certaine grandeur. Dirigés par des mains expertes, les équipages défilent à grande vitesse, les longues pièces de bois prennent gracieusement les contours. Au bout d'un instant, ils ont disparu dans la blancheur du chemin, la forêt est redevenue silencieuse, et tandis que je redescends, la nuit tombe sur la forêt ensevelie sous la neige.

Note : texte magnifique que l'on ne peut qu'attribuer à Samuel Aubert. D'une part il est le seul correspondant combier de la Revue, d'autre part il se trouve habiter au Solliat, village exactement situé sur le trajet de nos voituriers. Et troisièmement il part chaque matin de ce village pour se rendre au Collège industriel du Chenit où, professeur, il donnera ses cours ordinaires.



Selon toute vraisemblance, il pourrait s'agir ici de l'une des clairières du Chalet Brûlé et de la grande coupe de 1912. Celle-ci précédait de cinq ans l'année 1917, en pleine première guerre mondiale, où le prix des bois avait atteint des sommets que l'on ne retrouverait jamais par la suite, et surtout pas un siècle plus tard !

Photo Eugène Vidoudez.



Le dur travail de nos charretiers, qu'ils soient combiers ou qu'ils viennent de Lausanne, Oron ou l'Isle, ne saurait être mieux évoqué que par cette photo si pleine d'une rude poésie. Ne manque plus que la suivante qui probablement n'existe pas, où l'on verrait les attelages, à la suite les uns des autres, prendre le chemin du fond de la Vallée. Et il y a loin du Chalet Brûlé à la gare du Sentier. Quel incroyable boulot !

Le professeur Aubert avait parlé de manière plus étendue du Chalet Brûlé moins d'un an plus tard :

LE CHALET BRULE, par Samuel Aubert – FAVJ du 3. 7. 1913 –

Chez nous tout le monde connaît cette montagne française, de nom tout au moins. Bien peu cependant la connaissent réellement ; bien peu l'ont parcourue en long et en large et ont pu se rendre compte de l'immense capital forestier qu'elle constitue et de l'excellent alpage qu'elle représente au point de vue de l'élevage du jeune bétail, spécialement.

On peut bien dire que le chalet Brûlé est à l'ordre du jour actuellement et qu'il fait l'objet de très nombreuses conversations. En effet, il s'y effectue une monstrueuse coupe de bois et les habitants du Solliat, du Sentier, voient chaque jour défiler sur la route de pesantes voitures qui s'en vont à la gare du Sentier déverser une bonne partie des sapins abattus. C'est donc le moment de parler ici du Chalet Brûlé, puisque notre Feuille d'Avis ouvre ses colonnes à toutes les questions qui alimentent les conversations, de quelque nature qu'elles soient.

J'ignore complètement l'origine du mot Chalet Brûlé. Il est possible et même probable qu'autrefois un chalet y ait été incendié. En tous cas je n'ai rien pu apprendre de positif à ce sujet.

Jusqu'à il y a une quinzaine d'années environ, la montagne était divisée en deux portions par un mur transversal, alpées alternativement par le bétail et possédant chacune son chalet. Celui de la partie supérieure, le chalet d'en haut, est peu à peu tombé en ruine et actuellement il n'existe plus que sous la forme de murs croulants dont le temps aura vite raison. Son emplacement est situé à quelques pas de la frontière à peu de minutes en arrière du Poste des Mines.

Jouxant le Risoux sur une grande longueur, le Chalet Brûlé est d'un accès très simple et quiconque gravit la chaîne au-dessus du Solliat, y parvient forcément. Divers chemins conduisent naturellement au Chalet-Brûlé. Depuis la Grande Landoz – autrement dit la Gèque, (quelqu'un pourrait-il donner la signification et l'orthographe de ce nom, qui est seul utilisé pour désigner l'immense alpage bien connu des touristes, des skieurs qui s'en vont au Griffon, au Léthelet, au Cernois, par le chemin des Aubert) – depuis la Grande Landoz, disons-nous, un chemin qui prend au bas du plan, tout à droite, accède au Chalet- Brûlé. Les voies normales sont cependant les suivantes : le chemin du Sablon, le chemin des Mines et le chemin à la Tante. Ces deux derniers, qui confluent à quelque quinze minutes au-delà de la frontière, aboutissent seuls au chalet bien reconnaissable à ses pans de toit très élevés couverts de tôle rouillée et situé dans une clairière enfoncée d'où l'on ne voit rien, si ce n'est le ciel ou les nuages et une ceinture de sapins. Le chemin Chez la Tante seul est carrossable. Une importante réfection effectuée en 1912 permet aux voitures présentant quelques garanties de solidité de franchir la chaîne sans encombre.

Un autre chemin accède encore dans la partie la plus septentrionale de la montagne, à très peu de distance de l'endroit où s'amorce la grande Combe des Laisinettes ; c'est le chemin Reymond qui se détache du chemin à la Tante, quelques minutes avant le Risoux.

Le Chalet-Brûlé est une propriété immense dont il faut certainement plusieurs heures pour faire le tour. Je me propose de résoudre le problème un jour ou l'autre.

Le chalet-Brûlé est une mosaïque de clairières – de plans – et de bois. La partie boisée est de beaucoup la plus étendue et se compose surtout de régions accidentées, rocailleuses, crevassées de laisines, de baumes, à travers lesquelles on ne voyage pas pour son plaisir et qui chaque été, pour ainsi dire, causent la mort de une ou plusieurs pièces de bétail. Les plans sont nombreux, mais de faible superficie et très distants les uns des autres. La surveillance du bétail est, de par cette circonstance, très pénible – « On est jamais f... de savoir où se tiennent les bêtes » - nous disait un jour un berger fribourgeois. Le pauvre, qui avait rempli des fonctions identiques au Moléson, trouvait peu de charmes au Chalet-Brûlé – « Au moins au Moléson on voit clair, il y a de l'espace, s'écriait-il en son rude et sonore langage, tandis qu'ici, il faut tracer tout le temps ».

Le joyau du pâturage, au Chalet-Brûlé, c'est sans contredit le Plan des Baraques, une combe délicieuse, ouatée d'herbe tendre, entourée de grands sapins et où l'on se sent tout seul au monde. De primitives mais confortables constructions en bois abritent en été une famille de bûcherons qui fait toujours au visiteur l'accueil le plus aimable. De loin déjà Mouchette, la bonne chienne de la maison, signalera votre approche par ses abois ; mais n'ayez crainte, c'est une bonne bête que des caresses auront vite conquise et amadouée.

Au début de l'été, alors que la nature a endossé sa fraîche parure, une promenade en famille aux Baraques est tout simplement charmante. Nombreuses déjà sont les familles de chez nous qui s'en sont aperçu, et je ne doute pas que celles qui s'y rendront à l'avenir, remporteront la même impression.

Les habitants des Baraques n'ont pas besoin qu'on leur fasse de la réclame : ce sont de braves et honnêtes gens que ceux qui les connaissent respectent infiniment. Cependant, pour la gouverne de quelques-uns, je me hasarderai à dire qu'aux Baraques, on vend du liquide de bonne qualité et à bas prix.

Il paraît qu'autrefois, il y a bien longtemps, les Baraques étaient un coin très couru. On s'y rendait de près et de loin comme aujourd'hui on va au Marchairuz, à Mollendruz ou ailleurs. Et sans doute ces lignes rappelleront à plus d'un lecteur des souvenirs de bonnes passées depuis longtemps tombés dans l'oubli.

Un peu plus loin que les Baraques, sur le chemin du Léthelet, on trouve un très beau plan surmonté d'un couvert. Pas une pierre à la surface du gazon ; d'anciens murs de clôture, des débris d'habitation s'y laissent facilement reconnaître. Il est probable qu'il y avait jadis en cet endroit une ferme, une habitation, toute pareille à celles qui dans la région de Derrière-le-Risoux sont petit à petit devenues des chalets. La clairière, dans toute son étendue, et probablement aussi celle des Baraques, constituait les domaines de prés et de champs des anciens propriétaires. Dans quel temps cela se passait-il ? Il y a cent ans, deux cents ans peut-être ? On ne saurait le dire exactement sans se livrer à une enquête approfondie. Une chose est certaine, c'est que ces gens devaient vivre une existence sensiblement différente de celle que nous autres ultra-civilisés menons aujourd'hui. Certes, la vie leur était dure, mais ils avaient la liberté, l'indépendance, la santé, et ils ignoraient la presse, la soif de confort et de luxe qui nous entraînent et nous dévorent...

Une autre région du Chalet-Brûlé qui offre de l'intérêt, c'est le Creux des Lances, une grande et profonde dépression entourée de bois, spécialement vers le nord-est. Le fond est un pâturage très fréquenté par le bétail.

Tout à côté du Creux des Lances – à bise – mais hors des limites du Chalet-Brûlé, on remarque l'immense forêt de la Joux, propriété de l'Etat français, dont certaines parties formaient autrefois un alpage dont le chalet a complètement disparu. Des plantations de sapins ont remplacé le bétail aux alentours de l'emplacement du chalet, sur le chemin qui conduit à la Combe-des-Cailles. Elles ont admirablement réussi et les jeunes élèves sont pleins de vigueur.

Ailleurs, plus haut, tout près de la frontière, il n'en est pas de même. Les petits sapins bataillent toujours contre la neige. Elle les écrase, les tord, les courbature. Néanmoins ils tiennent ferme, se redressent et luttent vaillamment ! Encore quelques années et ils dépasseront le niveau des hautes neiges et leur procès sera gagné.

Le Chalet-Brûlé est un monde de sapins et s'ils pouvaient parler, les braves, que de choses intéressantes n'auraient-ils pas à nous raconter !

Ils nous diraient la beauté magique, la paix immense de la forêt ensevelie sous la neige et le givre, et les cris d'allégresse des skieurs qui fuient, rapides, entre les troncs sur la neige glissante.

Ils nous diraient le retour du printemps dans la solitude, des combes et des clairières, l'ardeur et la passion des morilleurs avides de rentrer le mouchoir rempli des délicieux champignons du printemps.

Ils nous diraient les troupeau ensonnaillés qui, chaque printemps, passent sous leur dais et s'en vont brouter l'herbe tendre.

Ils nous diraient la joie qui brille dans les yeux des touristes passionnés de liberté, d'indépendance, de solitude, qui s'en vont à travers les grands bois, au hasard, pas monts et par vaux ; qui s'en vont où ? Mais errer à l'aventure, partout et nulle part !

Ils nous diraient la magnificence de la forêt estivale, la fraîcheur de ses herbes, le calme de ses retraites, l'histoire de tous les petits oiseaux, de toutes les petites bêtes qui l'animent, l'habitent et y vivent en sûreté.

Ils nous diraient l'histoire, en un mot, de toute cette nature qui vit et se renouvelle, subit les attaques du temps et de l'orage, panse ses blessures et se maintient toujours pareille à elle-même, tout en exerçant sur nos âmes une impression de mystère indéfinissable mais cependant apaisante et commandant le respect et l'admiration.

Ils nous diraient aussi les grands sapins du Chalet-Brûlé, les hésitations, les marches et contre-marches de ceux qui, partis un peu tard de Mouthe ou d'ailleurs, ont perdu le chemin, se sont égarés dans son immensité et ont dû se résigner... à attendre l'aurore sous leur protection.

Quant aux coupes si importantes d'avant-guerre, plus encore que sur le moment, le professeur Aubert s'en était offusqué vingt ans plus tard. Ainsi dans ce texte intitulé «Les Baraques », paru dans la Revue du vendredi 8 novembre 1935 :

Ce Chalet-Brûlé, jadis et jusqu'à la guerre, c'était une montagne densément boisée ; partout de magnifiques massifs d'épicéas, à tel point qu'en franchissant la frontière, à la taille des arbres près, on se serait cru encore dans le Risoud. Hélas ! dans la plupart des divisions, notamment près des Baraques, on a, non pas éclairci, mais tout abattu, aussi le paysage a-t-il rapidement pris un aspect désertique. Rien, en effet, ne présente un aspect plus pitoyable que ces terrains

brutalement déforestés avec leurs pierrailles, leurs laisines béantes d'où jaillissent des herbes folles qui ont l'air de se demander : pourquoi n'y a-t-il plus rien au-dessus de nous ? – Le traitement le plus cynique, le plus odieux que l'on puisse faire subir au peuplement forestier. Il a exigé des siècles pour s'édifier et voilà, tout d'un coup, on le supprime avec une brutalité inouïe. Heureusement, au Chalet-Brûlé, le sol est de roches compactes, insensibles aux intempéries, donc pas de ravinement à redouter et avec une belle persévérance la nature se met à reconstruire l'édifice abattu, car déjà ses premières forces sont à l'œuvre.